



Un film n'est pas un objet suspendu dans le Temps et l'Espace: il est, au contraire, écoulement du temps, durée humaine, durée personnelle, collective et politique; il est aussi possession de l'espace, c'est-à-dire géographie personnelle, collective et politique — avant de devenir cosmique.

Par ailleurs, un film est essentiellement un *acte parmi d'autres* qui ne saurait être, aussi bien pour son créateur que pour son spectateur actif, une fin en soi: il doit simplement et humblement s'intégrer à une volonté absolue (et presque fatale) de partager avec tous les hommes un ensemble de phénomènes intérieurs et extérieurs que, depuis le début du monde ou la naissance d'une société en particulier, ni la science, ni le rêve n'ont réussi à épuiser. (Mais le cinéma

n'est-il pas cet amalgame parfait de science et de rêve, de chimie et d'alchimie!)

Je le redis encore: *l'aventure du cinéma québécois est l'aventure du Québec tout entier*, en ce sens qu'il nous force, non pas à rétablir, puisqu'elle n'a jamais existé, mais à établir cette délicate équation économie-culture sans laquelle aucune société ne saurait prendre de l'expansion. Qu'on me comprenne bien; le cinéma québécois n'est pas le salut du Québec, il en est simplement un symbole parfait, une image adéquate.

Les maudits sauvages est donc avant toute chose *un geste de repossession*, non pas au niveau des faits historiques eux-mêmes, mais au niveau de *l'esprit* dans et avec lequel ils nous ont été transmis. Je suis en effet parti, pour écrire le scénario du

film, en concevoir le mouvement et l'esthétique, de nos manuels de classe, leurs gravures sulpiciennes, leurs citations épiques, leurs propos racistes, de même que de tous les phantasmes — et même les fantômes — qui depuis notre enfance n'ont cessé de nous hanter. Mais, en même temps, j'ai cherché à plaquer ces éléments sur notre réalité d'aujourd'hui dans le but de démontrer que le décalage de quelques siècles n'est pas aussi considérable que l'on serait porté à le croire.

Les maudits sauvages n'est donc rien d'autre qu'un musée, celui de notre conscience, où la naïveté autant que la beauté de ces vraies images d'épinal n'ont d'alarmant que leur prolongement, passé et présent, tragique.

Jean Pierre Lefebvre
cinéma/québec